

LA CUREE

A. LE PARIS DU DEBUT DU XIXe SIECLE

Au début du XIXe, Paris est encore une ville médiévale ([clic](#)). Les rues sont étroites, les égouts sont à ciel ouvert. Les eaux usées coulent au milieu des rues, emportant les déchets. Les épidémies fréquentes tuent de nombreuses personnes, comme le choléra en 1832 et 1834 ([clic](#)).

En 1833, Claude-Philibert Barthelot, comte de Rambuteau est nommé préfet de la Seine ([clic](#)). Il entreprend une action d'urbanisation et d'assainissement de la ville. Il perce une rue qui portera son nom ([clic](#)) et crée le premier réseau d'égouts. Il installe des fontaines sur les places.

B. LES GRANDS TRAVAUX HAUSSMANNIENS

En 1850, Napoléon III déclare : "Paris est bien le cœur de la France ; mettons tous nos efforts à embellir cette grande cité, à améliorer le sort de ses habitants. Ouvrons de nouvelles rues, assainissons les quartiers populaires qui manquent d'air et de jour, et que la lumière bienfaisante du soleil pénètre partout dans nos murs."

L'empereur en confie la réalisation au baron Haussmann, alors préfet de la Seine ([clic](#)). Ce dernier lance des travaux gigantesques pour restructurer la capitale, entre 1853 et 1870.

Il fait percer des rues et des avenues ([clic](#)). Il fait édifier des bâtiments de prestige ([clic](#)).

Il fait aménager des parcs ([clic](#)), sous la direction de l'ingénieur Alphand, aux 4 points cardinaux de Paris.

Il crée des réseaux d'eaux potables, sous l'impulsion de l'ingénieur Belgrand. L'eau est captée dans plusieurs cours d'eau et stockée dans de vastes réservoirs ([clic](#)).

Il crée des réseaux d'eaux usées, d'égouts souterrains.

Il généralise l'éclairage au gaz ([clic](#)), grâce à des « becs de gaz » installés dans les rues.

La ville devient un énorme chantier qui attire une main d'œuvre toujours plus nombreuse.

Paris en sortira transformée à 60%.

Ces grands travaux mobilisent 55.000 artisans et 400.000 travailleurs, paysans pour la plupart, travaillant jour et nuit ([clic](#)).

Ils entraînent des destructions ([clic](#)) et des expropriations nécessaires ([clic](#)). Des centaines de quartiers sont démolis, jugés insalubres.

Ceci a un impact sur l'afflux de population. Paris est envahi par de nouveaux arrivants, attirés par ces grands travaux.

Il faut donc les loger et agrandir la capitale. En 1860, une partie ou la totalité des communes limitrophes sont intégrées à Paris.

C. LE ROMAN

Il a pour thème la vie de débauche à Paris durant le Second Empire, à l'époque des grands travaux entrepris par Haussmann.

L'action débute en 1861 au bois de Boulogne. L'histoire va durer 2 hivers.

Le personnage principal est Aristide Rougon ([clic](#)). Nous l'avons connu lors du 1er roman « La Fortune des Rougon » qui se passe en 1851, soit 10 ans plus tôt, alors qu'il est journaliste lors des événements consécutifs au coup d'Etat de Louis Napoléon Bonaparte.

[Retour sur les 10 années précédentes : \(clic\)](#)

Après ces événements, il arrive à Paris début 1852, avec sa femme Angèle Sicardot et sa fille Clotilde, 4 ans (qui n'apparaît pas dans le 1er volume).

Le fils Maxime est resté à Plassans avec ses grands-parents.

Le couple habite un modeste appartement de deux pièces. Pour pouvoir vivre décemment, Eugène Rougon, frère d'Aristide, l'aide à obtenir un emploi à la mairie de Paris. Eugène a fait carrière en politique grâce à son soutien à Napoléon III. Il est ministre. On le découvrira mieux lorsque nous parlerons du 6ème roman « Son Excellence Eugène Rougon ».

Eugène demande à Aristide de changer de nom afin de ne pas le gêner dans ses affaires. Il prendra le nom de Saccard.

A la ville de Paris, il occupe un poste de commissaire voyer à la voirie. Il va découvrir tous les lieux soumis aux percements des boulevards et avoir accès aux futurs terrains à bâtir prévus dans les grands travaux menés à Paris par le baron Haussmann.

Lorsque son épouse Angèle meurt en 1854, Aristide envoie sa fille Clotilde chez le docteur Pascal, un de ses frères, pour égayer la maison de ce dernier.

Grâce à la complicité de sa sœur Sidonie, il se marie peu de temps après, par intérêt avec Renée Béraud du Châtel, 30 ans, qui a été violée à 19 ans par un homme marié. Elle sera enceinte mais fera une fausse-couche.

Renée a une immense fortune qui permettra à Aristide de participer, avec d'autres spéculateurs, au dépeçage de Paris, tâche dont il s'acquitte à merveille. C'est la « curée ».

De son côté, il accumule rapidement une grande fortune en achetant à bas prix des immeubles entiers, dont il sait qu'ils seront bientôt acquis à prix d'or par la ville, celle-ci souhaitant les détruire afin de construire les futurs grands boulevards de la capitale.

Pourtant il a besoin de toujours plus d'argent car il a un train de vie faramineux. Il ne refuse aucune dépense pour ses proches.

Et alors qu'il accumule les échecs spéculatifs, il escroque, sans aucun scrupule, sa propre femme Renée, qui possède également un important capital immobilier.

L'intrigue amoureuse : [\(clic\)](#)

Le roman comporte également une intrigue amoureuse. Le couple Aristide / Renée est libre, chacun des deux époux ayant de nombreux amants sans que cela gêne l'autre le moins du monde.

Jusqu'au jour où Renée tombe amoureuse de Maxime, le fils qu'Aristide a eu de son premier mariage.

Maxime est resté au collège de Plassans jusqu'aux vacances de 1854. Il a 13 ans. Il arrive à Paris 8 jours plus tard et est pris en charge aussitôt par sa belle-mère Renée.

A 17 ans, il engrosse la femme de chambre de Renée que l'on envoie à la campagne avec le marmot et une rente de 1200 francs.

Poussé par son père, Maxime épouse à 20 ans Louise de Mareuil (17 ans), dite « la bossue », riche héritière. Renée n'approuve pas le mariage. Très malade, Louise décèdera en Italie, 6 mois après le mariage.

La relation semi-incestueuse entre Renée et Maxime est finalement connue d'Aristide, sans que celui-ci en soit vraiment affecté.

Le roman se clôt sur une Renée abandonnée par Maxime, dépossédée de sa fortune et qui sombre dans la folie avant de mourir d'une méningite.

Qu'a écrit Zola au sujet de son roman : [\(clic\)](#)

« La Curée c'est la plante malsaine poussée sur le fumier impérial, c'est l'inceste grandit dans le terreau des millions. Ma Renée, c'est la Parisienne affolée, jetée au crime par le luxe et la vie à outrance ; mon Maxime, c'est le produit d'une société épuisée, l'homme-femme, la chair inerte qui accepte les dernières infamies ; mon Aristide c'est le spéculateur né des bouleversements de Paris, l'enrichi impudent, qui joue à la Bourse avec tout ce qui lui tombe sous la main femme, enfants, honneurs, conscience. Et, j'ai essayé, avec ces trois monstruosité sociales, de

donner une idée de l'effroyable borbier dans lequel la France se noyait. ».

Généalogie d'Aristide ([clic](#))

D. EXTRAIT

Renée, lentement, s'était adossée au socle de granit. Dans sa robe de satin vert, la gorge et la tête rougissantes, mouillées des gouttes claires de ses diamants, elle ressemblait à une grande fleur, rose et verte, à un des Nymphéas du bassin, pâmé par la chaleur. A cette heure de vision nette, toutes ses bonnes résolutions s'évanouissaient à jamais, l'ivresse du dîner remontait à sa tête, impérieuse, victorieuse, doublée par les flammes de la serre. Elle ne songeait plus aux fraîcheurs de la nuit qui l'avaient calmée, à ces ombres murmurantes du jardin, dont les voix lui avaient conseillé la paix heureuse. Ses sens de femme ardente, ses caprices de femme blasée s'éveillaient. Et, au-dessus d'elle, le grand sphinx de marbre noir riait d'un rire mystérieux, comme s'il avait lu le désir enfin formulé qui galvanisait ce cœur mort, le désir longtemps fuyant, « l'autre chose » vainement cherchée par Renée dans le bercement de sa calèche, dans la cendre fine de la nuit tombante, et que venait brusquement de lui révéler sous la clarté crue, au milieu de ce de feu, la vue de Louise et de Maxime, riant et jouant, les mains dans les mains.

A ce moment, un bruit de voix sortit d'un berceau voisin, dans lequel Aristide Saccard avait conduit les sieurs Mignon et Charrier. « Non, vrai, monsieur Saccard, disait la voix grasse de celui-ci, nous ne pouvons vous racheter cela à plus de deux cents francs le mètre. » Et la voix aigre de Saccard se récriait : "Mais, dans ma part, vous m'avez compté le mètre de terrain à deux cent cinquante francs. - Eh bien, écoutez, nous mettrons deux cent vingt-cinq francs."

Et les voix continuèrent, brutales, sonnait étrangement sous les palmes tombantes des massifs. Mais elles traversèrent comme un vain bruit le rêve de Renée, devant laquelle se dressait, avec l'appel du vertige, une jouissance inconnue, chaude de crime, plus âpre que toutes celles qu'elle avait déjà épuisées, la dernière qu'elle eût encore à boire. Elle n'était plus lasse.

L'arbuste derrière lequel elle se cachait à demi était une plante maudite, un Tanghin de Madagascar, aux larges feuilles de buis, aux tiges blanchâtres, dont les moindres nervures distillent un lait empoisonné. Et, à un moment, comme Louise et Maxime riaient plus haut, dans le reflet jaune, dans le coucher de soleil du petit salon, Renée, l'esprit perdu, la bouche sèche et irritée, prit entre ses lèvres un rameau du Tanghin, qui lui venait à la hauteur des dents, et mordit une des feuilles amères.